

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

1

I

Le professeur Handen déposa sa plume et se renversa dans son fauteuil avec un soupir de soulagement.

Il était enfin terminé, ce travail sur les origines de la Germanie, œuvre longue et ardue qui lui avait pris des années, coûté de patientes recherches et devait donner à son nom une célébrité européenne. Maintenant, il lui serait loisible de prendre du repos, et peut-être l'esprit plus tranquille donnerait-il au corps la vigueur qui lui manquait.

Un grand frisson le secoua tout entier. La chaleur était cependant intolérable dans ce cabinet de travail fermé de portières et de lourds rideaux, encombré de bibliothèques et de tables chargées de livres. C'était la retraite austère du savant... celle aussi d'un homme qui souffrait, qui se sentait envahi, terrassé chaque jour par une faiblesse plus grande.

En un geste lassé, la main fine du professeur passa à plusieurs reprises dans les cheveux blonds à peine grisonnants qui couronnaient son front très haut. Une fatigue indicible se lisait dans son regard, et, un instant, ses yeux se fermèrent. Mais aussitôt il se redressa. Repoussant d'un geste impatient les manuscrits épars devant lui, il murmura :

— Vais-je me laisser aller, maintenant ? Qu'ai-je donc ce soir ? Je ne suis pas malade, cependant... et même je vais certainement mieux.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce. Sa taille élevée se découpait en une ombre gigantesque sur la muraille éclairée par les lampes du bureau. Au bout d'un moment, il interrompit sa promenade, et, prenant une photographie dans le tiroir d'un secrétaire, il se rapprocha de la lumière pour la regarder.

Elle représentait deux jeunes gens d'une quinzaine d'années, l'un très mince, très blond, avec un regard rêveur et doux ; l'autre brun, aux traits d'une régularité remarquable, aux superbes yeux foncés, profonds et tendres, décelant une âme ardente. Ils se tenaient affectueusement appuyés l'un sur l'autre, et le blond rêveur posait sa main, en un geste de tendre protection, sur l'épaule de son compagnon.

Malgré la différence des années, il était aisé de reconnaître dans le premier le professeur lui-même. Son visage, maintenant pâle et creusé, avait conservé sa coupe élégante, sa finesse de traits, son beau front élevé, et son regard avait encore la même expression de grave bonté, d'intelligence paisible et fière. Mais, en cet instant, une douleur profonde s'y

lisait, tandis qu'il s'attachait sur la physionomie attirante et charmeuse de l'adolescent brun.

— Bernhard, où es-tu maintenant ? murmura le professeur avec une étrange émotion. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu !... Oui, il y a des années, et, pourtant, nous étions comme des frères ! Nous nous aimions...

Il s'interrompit et passa impatiemment la main sur son front comme pour en chasser des souvenirs obsédants.

— Mais qu'ai-je donc ce soir ? répéta-t-il avec une sorte de colère. Je suis ridiculement faible, plus encore au moral qu'au physique. Pourquoi penser à cet ingrat ?

Il posa la photographie sur le bureau et reprit sa lente promenade. Mais il n'avait pas besoin de cette image pour se représenter Bernhard, son cousin, son ami tant aimé autrefois... et maintenant ?

Eh bien ! Conrad Handen ne pouvait se le dissimuler, le souvenir de celui qui avait été pour lui le plus tendre des frères était toujours vivant en lui... malgré tout.

Deux fois cousins germains par leur père et leur mère, ils avaient été élevés ensemble par la mère de Conrad, car Bernhard était devenu orphelin au sortir du berceau. Jamais frères ne s'aimèrent d'une plus vive affection. Très calme, presque froid en apparence, Conrad possédait une âme aimante et tendre, et si son esprit plus positif n'était pas capable de suivre son cousin sur les cimes élevées où l'emportaient un cœur ardent et une imagination passionnée, ils n'en étaient pas moins unis d'une inaltérable amitié.

Mais il vint un jour où Bernhard, artiste et poète, chercheur d'idéal, quitta l'Allemagne, en quête de régions plus lumineuses, de pays inondés de soleil, exhalant des effluves embaumés, vibrant encore des souvenirs du passé. Successivement, l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, l'Espagne enfin furent visitées par lui. Malgré la séparation, l'union demeura aussi étroite entre les cousins, et elle le fut jusqu'au jour où Conrad reçut une lettre datée de Valence, et révélant à chaque page un intime et profond bonheur. Bernhard lui faisait part de son intention de demander la main d'une jeune Espagnole de famille pauvre et fort modeste, mais parfaitement honorable. Alors, enthousiasmé, il dépeignait les qualités de cœur, l'intelligence, la beauté remarquable de celle qui serait bientôt sa fiancée, et, à la fin seulement, faisant mention de sa profession... Marcelina Diesco était cantatrice dans un théâtre de Valence.